

Roman

Mayo, Ketchup  
ou lait de soja



Gaia Quasti



Extrait de la publication



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

# mayo, ketchup ou lait de soja

**Gaia Guasti**

**Roman**

Illustration de couverture

de Lili Scratchy



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

**« Beurk, elle pue ! » Voilà le sort d'Élianor réglé en un instant dans la cour de récréation. Mais elle s'en fiche, Élianor, elle cultive sa différence. Elle ne sent pas comme tout le monde ? C'est parce qu'elle n'est pas comme tout le monde ! La preuve, elle a volontairement banni sucre, viande et lait de vache de son alimentation. Pour gagner son amitié Noah est prêt à rallier sa cause. Mais comment se passer du Nutella au goûter ?**

Collection animée par Soazig Le Bail,  
assistée de Claire Beltier

**mayo, ketchup  
ou lait de soja**

À Anna Maria

# Chapitre 1

– Alors, cette colo ?

Pour une fois, ma mère est toute joyeuse, rayonnante d'orgueil.

Elle pense que je me suis éclaté comme un fou. Que j'ai fait les quatre cents coups avec les copains, et le plein dans ma tête de souvenirs mémorables.

Elle est tellement convaincue que tout s'est bien passé, merveilleusement bien passé, que je n'ose pas lui dire la vérité. À savoir que la bouffe était dégueu, qu'il a plu la moitié du temps, que les draps sentaient une drôle d'odeur et qu'une animatrice n'arrêtait pas de pleurer, pour des problèmes de cœur paraît-il, qui intéressaient énormément les autres, mais que moi, je n'arrivais même pas à retenir, tellement c'était plat et ridicule et inintéressant au possible.

– C'était super, maman !

Elle me regarde, et aussitôt c'est la nuit profonde autour de nous, et dans ses yeux brillent toutes les étoiles.

Le problème, avec ma mère, c'est qu'on n'a pas envie de la décevoir.

Quand je vois les autres mères, celles des copains, qui haussent la voix et tiennent la barre du navire avec la poigne d'un capitaine de la marine, je mesure bien la différence avec la mienne.

Déjà elle est plus légère qu'une plume. Elle est si menue qu'on dirait que le moindre accident pourrait la casser. Quand il y a du vent, j'ai peur qu'elle s'envole.

Puis elle fait un métier pas très rigolo, dans un bureau vraiment pas marrant, avec plein de formulaires autour et des piles de dossiers perchés sur les étagères comme des vautours.

Et surtout elle est souvent triste. Triste à en mourir. Je sais qu'elle a du chagrin et qu'elle ne m'en parle pas. On pourrait croire que les parents n'ont jamais de problèmes, mais c'est faux. J'ai même découvert depuis peu que ce n'est pas forcément notre faute. Parfois, c'est des problèmes qui ont des noms compliqués et qu'on ne peut rien y faire. Parfois, c'est juste la vie, et c'est pas drôle tous les jours.

Je suis bien placé pour le savoir.

Dans ce cas-là, il vaut mieux ne pas empirer les choses.

Alors, ce soir, quand ma mère commence à raconter à des amis à quel point son fils est grand

et indépendant et plein d'autres choses extraordinaires, je ne peux pas la contredire.

Je fais semblant. Ou plutôt, je mens. Je raconte des histoires de dortoir tordantes et je m'esclaffe comme un demeuré aux souvenirs de ma première, merveilleuse colonie de vacances. Un comédien de génie.

– Et qu'est-ce que tu as appris de nouveau en colo? Que tu ne fais pas à la maison par exemple, me demande Solène, une voisine que moi j'aime pas parce qu'elle a une tête de serpent, mais que ma mère invite souvent, va savoir pourquoi.

Pour faire plaisir à ma mère, je m'efforce de répondre un truc intelligent :

– Qu'il faut se laver tous les jours.

Solène éclate d'un petit rire aigu, et ma mère regarde ses pieds, honteuse, en souriant pour garder la face.

Ben quoi, qu'est-ce que j'ai dit? Chez moi, depuis toujours, on se lave un jour sur deux. Voire trois si on a la flemme.

En plus ma mère dit que les enfants ne sentent jamais mauvais.

Mais bon, soyons honnêtes, ma mère est sérieusement à la ramasse.



## Chapitre 2

La nouvelle est entrée en classe en se glissant contre le mur.

Elle est maigrichonne, les cheveux raides qui lui descendent sur les yeux, jusqu'à la pointe du nez. Genre famille Adams, la timidité en bonus.

Elle a vite cherché une place, mais elle a immédiatement buté contre une rafale de regards hostiles.

– Ici c'est la chaise de Justine !

– Parle à ma main.

– Désolé, là, ça va vraiment pas être possible...

– Tu rêves...

Elle a erré de table en table, repoussée à droite et à gauche telle une boule de flipper. Comme si quelque chose en elle déclenchait immédiatement l'agressivité des autres.

Elle a fini par s'immobiliser au fond, debout contre le mur, cachée derrière ses cheveux.

Mireille, la vipère de notre classe, s'est approchée pour l'observer. Mireille est la fille de Solène, et j'ai tout dit. Je l'ai vue plisser les yeux,

à la recherche de la faille. Puis, saisie par une illumination, Mireille s'est bouché le nez.

– Beurk! Elle sent mauvais!

Les copines de Mireille l'ont imitée sur-le-champ. De toute façon, elles ne savent faire que ça, imiter Mireille Cochin comme des miroirs détraqués. Elles se sont bouché le nez en même temps, avec la même expression de dégoût. On aurait dit une armée de robots d'une planète reculée appartenant au Mireillecochinsystème envahissant la Terre.

La nouvelle n'a pas répondu, elle n'a pas levé la tête. Elle a attendu que le maître arrive, lui trouve une place et nous la présente par la même occasion.

– Voici Élianor Sivy, elle vient d'emménager dans le quartier. Élianor, assieds-toi.

Je connais bien mon maître. Il nous répète souvent qu'avec des CM2, on peut parler de tout. Il est sévère, mais nous l'adorons, sans exception.

Car notre maître, Vincent, est juste. Et qu'on ne vienne pas me raconter des histoires, c'est l'essentiel.

Pourtant, avec Élianor, même Vincent était différent. Un poil trop distant. Mal à l'aise.

Pendant les cours, Élianor n'a pas tourné la tête une seule fois. Elle n'a regardé personne, même pas Vincent, les yeux perdus vaguement

vers le tableau où l'on avait marqué le futur antérieur du verbe être.

Pour une fois, je n'aurai pas été le seul.  
À la fin, tu auras bien répondu.  
Son existence n'aura été que bonheur.

Je suis sûr qu'Élianor n'aime pas le futur antérieur. Il y a des certitudes comme ça, dans la vie, qu'on n'explique pas.

## Chapitre 3

Pendant la récré, pas de trace d'Élianor Sivy dans la cour.

J'ai découvert trop tard qu'elle s'était cachée dans la salle qui nous sert de bibliothèque. En rentrant en classe, j'ai vu qu'elle était déjà à sa place, écrasée sur le banc. J'ai fait exprès de passer près d'elle, j'ai tendu mes narines et j'ai inspiré profondément... Elle a dû remarquer mes efforts pour la renifler, puisque pour la première fois elle m'a regardé droit dans les yeux.

Ça m'a cloué là, sur place.

J'avais l'impression d'entendre sa voix. Et son regard disait qu'elle ne m'en voulait pas. Qu'elle savait que ça allait recommencer. Que je n'étais pas le premier. Elle ne m'en voulait pas, non. Elle était juste triste que ça arrive, et un peu résignée aussi.

Martin, derrière moi, a tout vu et rien compris en même temps, ce qui constitue un bel exploit de débilité même pour un crétin dans son genre.

Il s'est empressé de m'imiter et il a bien marqué une inspiration en deux temps au niveau du banc d'Élianor, qui avait vite rengainé son regard sous son rideau de cheveux raides.

– Beurk, a-t-il ensuite laissé glisser à ses pieds avec un petit rire idiot.

Je l'ai toujours su, Martin est un abruti fini.

Car Élianor ne sent pas mauvais.

Elle sent différent, c'est vrai, une drôle d'odeur acide que je n'ai jamais sentie sur personne. Ça me rappelle quelque chose que j'ai déjà connu, quelque part, mais que je n'arrive pas à identifier. Il faudra que je renifle mieux, la prochaine fois.

Plus discrètement, de préférence.

C'est étrange – on dirait que je suis le seul dans ce cas-là – mais je ne trouve pas son odeur désagréable. Le parfum à la rose avec lequel Mireille Cochin inonde ses cheveux est bien plus atroce. Une vraie infection chimique, élevée à la puissance dix par ses nulles de copines, chacune avec sa fleur fétiche à décliner en savon, shampoing et eau de toilette.

Sarah c'est la violette, Ania le jasmin. Et la pire, Justine, adepte de l'ylang-ylang.

Il y a des jours, c'est à tomber dans les pommes.

Mais ma référence en termes de puanteur humaine est M. Laurier.

M. Laurier habite notre immeuble. Dans tous les sens du terme. Car non seulement il vit dans le studio du sixième étage, mais il hante également les réunions de copropriété, les conversations entre voisins et les coups de fil affolés que les locataires passent au syndic avec des trémolos d'indignation dans la voix.

M. Laurier n'est pas méchant, mais il a une vision très personnelle 1) des règles élémentaires d'hygiène et 2) de l'espace public.

Le cocktail des deux est explosif.

Il balance ses poubelles dans la cour, souvent par la fenêtre du sixième étage, avec un certain effet pyrotechnique qui laisse les habitants de notre immeuble figés de stupeur. Il nourrit d'imposantes colonies de cafards qui s'échappent ensuite dans les autres appartements. Et puis il y a l'effluve que son passage laisse dans la cage d'escalier. C'est quelque chose. M. Laurier aurait le plus grand besoin d'une douche, et malheureusement ce n'est toujours pas au programme. Il se douche au pastis, ce type-là.

Lorsqu'on le croise avec ma mère, elle lui dit bonjour, car maman est incapable de ne pas être polie, en toute circonstance. Positivement frappé par son amabilité, M. Laurier répond avec enthousiasme, s'approchant d'elle avec un grand sourire. Ma mère se décompose. Elle tente de ne pas respirer. Par l'effort, les yeux lui sortent des orbites, elle devient bleuâtre, elle chancelle.

D'habitude je la rattrape, tandis que M. Laurier passe son chemin avec un regard de compassion pour cette pauvre femme un peu dingue, au bord de la syncope.

Strictement rien à voir avec Éliador.

M. Laurier empeste, c'est indéniable.

Éliador ne sent même pas mauvais. Elle a juste une odeur. La sienne.

## Chapitre 4

Dès que la cloche a sonné, Élianor s'est levée à la vitesse de la lumière, elle a balancé son cartable sur son épaule et elle a tracé dans les escaliers.

Dans la rue, je l'ai vue s'éloigner au pas de course sur ses jambes blanches et maigrelettes.

À ma connaissance, elle n'a échangé un traître mot avec personne de la journée.

En rentrant à la maison, je me sentais bizarre. Pourtant tout était à sa place.

Il y avait Mme Da Silva pour vérifier que j'étais bien rentré de l'école et pour m'ouvrir les portes des placards, à croire que je ne sais pas me préparer le goûter seul.

Il y avait Shumi, mon chat, toujours aussi survolté, qui jouait avec sa mouche en plastique accrochée à la poignée de la fenêtre.

Il y avait ma chambre, que j'aimais beaucoup quand j'étais petit, mais que là, je ne sais plus, car elle est pleine de vieux jouets et de magazines déchirés que ma mère n'ose pas jeter, et c'est tant mieux et un peu triste en même temps.



Je me suis allongé par terre et pendant un bon moment j'ai regardé le mobile accroché au plafond, comme quand j'étais bébé et que ma mère aspirait à prendre une douche.

Je n'arrêtais pas de penser à Élianor.

La drôle d'odeur qu'elle dégage.

Les autres qui l'agressent.

Son regard.

Il y avait quelque chose qui m'échappait.

Il a suffi que ma mère rentre à la maison pour que je commence à comprendre. Elle arrivait un peu plus tard que d'habitude car elle avait fait les courses. Les mains pleines de sacs au bord de l'explosion, elle a toqué à la porte avec un coude. Un sac s'est déchiré, la bouteille d'huile a roulé sur le palier et a fatalement explosé sur les marches.

Quand je lui ai ouvert, la cage d'escalier luisait d'une vaste étendue d'olives pressées à froid parsemée d'oranges et de conserves. Ma mère tentait de sauver le jambon et le rôti de la marinade. Elle a alors levé les yeux vers moi.

Et elle m'a regardé avec le regard d'Élianor.

De l'huile jusqu'au coude, son jambon dégoulinant dans une main, un sac déchiré dans l'autre, elle ne bougeait plus. Abattue et résignée en même temps.

Là, j'ai compris. Il faut que j'aide Élianor. Parce que si je l'aide, c'est un peu comme si j'aidais ma mère. Ça n'a rien à voir, je sais. Mais n'empêche.

## Chapitre 5

Première étape : l'observation.

J'ai guetté Élianor toute la journée.

Malgré ses tentatives de rester à l'écart, limite de devenir transparente, elle s'est fait embêter, dans l'ordre :

1) En classe, par Martin et Jamel, en pleine crise d'imbécillité aiguë.

2) À la cantine, par la grosse baleine du CM2 b, en manque de souffre-douleur.

3) Partout, par Mireille et les sous-Mireille au grand complet, juste pour le fun.

Mais le pire du pire ç'a été la récréation, lorsque Élianor a eu la mauvaise idée de mettre le nez dans la cour et qu'elle a rencontré Sylvester.

Sylvester est le grand méchant de notre école.

Rien que sa tête, ça donne froid dans le dos.

À onze ans, il a déjà vu tous les films de guerre, de combat et d'horreur des dix dernières

années. Toutes les séries et les émissions interdites aux moins de seize ans. Faut dire que son père et sa mère ne sont pas exactement du genre à exercer le contrôle parental.

Grâce à son immense culture audiovisuelle, Sylvester travaille sa démarche de mafieux russe, une délicatesse de catcheur alcoolique et le rictus du serial killer sadique.

Dans la cour, autrement dit son ring, il passe son temps à essayer des prises de lutte sur le malchanceux du jour.

Bien évidemment, Sylvester n'est pas son vrai nom. C'est lui qui l'a choisi, et il en est très fier. Personne n'a jamais osé lui dire à quel point c'est ridicule.

Dès qu'il a vu Élianor sortir dans la cour, Sylvester s'est approché d'elle avec le sourire du bourreau ayant choisi sa victime.

Il lui a barré la route.

– Ça chlingue. J'aime pas quand ça chlingue.

Il faisait sa tête de méchant, on était tous un peu nerveux.

Sauf Élianor.

Elle a ouvert le rideau de cheveux devant sa tête. Elle l'a regardé. Et là, elle a répondu. Pas nerveuse pour un sou. Juste un poil fatiguée d'avance :

– J'imagine, a-t-elle dit. Avec ce nez.

Elle a vraiment dit ça, devant le molosse. Il faut savoir qu'en plus d'être une brute, Sylvester a une grosse patate plantée au milieu de la figure. Très honnêtement, j'ai eu peur pour Éliador.

– Qu'est-ce qu'il a mon nez ?

– Rien. C'est un nez. On ne peut pas se tromper.

Elle a dit ça sans appuyer les mots. Un brin sérieuse. Très classe.

Sylvester n'est pas habitué à la classe. Du coup, il ne savait plus quoi dire.

– Mais t'es qui, toi ?

– Éliador.

– Eh ben, moi c'est Sylvester, et j'aime pas quand ça chlingue.

Le regard d'Éliador a changé. Une petite lumière s'est allumée au fond de ses yeux.

– Comment tu as dit que tu t'appelles ?

– Sylvester.

Il y avait même mis une pointe d'accent américain. Franchement hilarant.

Et soudain, comme un feu d'artifice miniature, Éliador a éclaté de rire. Ça sonnait comme une clochette. Un peu rouillée. Éliador ne doit pas rigoler tous les jours.

Ça n'a duré que quelques secondes. Avec un petit sourire, Éliador a eu la présence d'esprit de rentrer illico dans le préau, où Vincent discutait avec le directeur.

Le temps qu'aux trois neurones de Sylvester arrive l'information que la nouvelle s'était bel et bien payé sa tête, Élianor était en sécurité, sous le regard des adultes.

À travers la grande baie vitrée qui ferme le préau de notre école, je pouvais la voir se diriger vers la bibliothèque. Et il me semblait bien qu'elle souriait encore.

Pour sa deuxième récré dans notre école, Élianor ne sera donc pas restée plus de deux minutes dans la cour.

Troisième personne du singulier.

Futur antérieur.

## Chapitre 6

À 16 h 30, Éliador a sprinté dehors encore plus vite que la veille.

Mais cette fois je m'y étais préparé. Je l'ai talonnée dans les escaliers et j'ai même réussi à ne pas la perdre dans la cohue des parents récupérant les CP.

Elle était déjà au bout de la rue quand je l'ai appelée :

– Éliador !

Elle a tressailli, mais elle ne s'est pas arrêtée. Elle n'a même pas jeté un coup d'œil en arrière pour voir qui pouvait bien l'appeler.

Comme si tout cela n'avait pas d'importance.

Je suis arrivé à son niveau et j'ai tenté un sourire.

– Tu marches vite...

Une entrée en matière assez minable, j'admets. Mais j'aurais pu dire n'importe quoi que l'expression d'Éliador, que j'entrevois sous ses mèches ballottées au pas de course, n'aurait pas changé.

– T'as perdu un pari, c'est ça ? Ou alors c'est pour une bonne blague avec tes copains. Dans

ce cas, je te préviens, il faudra être original, j'ai pas mal d'expérience dans ce domaine.

– Mais...

– Bon ben, salut. Tu diras à tes copains que j'en valais pas la peine.

Sans me regarder, elle a bifurqué dans un passage qui se glissait entre deux grands immeubles.

Je suis resté là, les bras ballants, trépignant. Je n'avais même pas réussi à me présenter.

Au fait. Je m'appelle Noah.